

8477

Paris, 8 juillet 1859.



Monsieur et ami,

Je viens de lire aujourd'hui seulement
votre admirable article. C'est sans con-
tedis de vous le dire, vous j'ai été l'oc-
casion celui qui m'a fait le plus de
plaisir, bien moins à cause des choses
infinitement trop flatteuses que vous y
dites de moi, qu'à cause de la parfaite
conformité que je trouve entre votre
manière de sentir et la mienne. Cette
conformité, j'en suis très fier; car vos
écrits et ce que je savaie de votre caractère
m'avaient déjà inspiré pour vous une
grande estime. Votre jugement est pour
moi une vraie joie et une récompense.
Je reconnais la justesse de vos observations
sur ce que j'ai dit de la révolution. Je me
suis exprimé d'une façon trop sommaire;
je reprendrai le sujet, ainsi que vous

5718
n'y engagez. Qui certes, ils aimèrent
la liberté, les créateurs de ce mouvement
extraordinaire; mais ils n'avaient pas
assez d'expérience pour voir que les moyens
qu'ils employaient pour la fonder allaient
contre leur but. Le vous, avouez que
l'Empire ne paraît la conséquence
logique de la Révolution; je ne dis pas
la conséquence théorique (à ces points de
vue, il en est de négative); mais la consé-
quence nécessaire dans l'ordre de faits,
en effet, du moment qu'on ne laisse pas
le bout que l'Etat, il n'y a plus de place
que pour une administration; or
l'administration, c'est le despotisme.
Je réfléchis beaucoup à tout cela, et
j'aimerais bien à en causer avec vous.
Si je savais quand on vous trouve,
je me donnerais certainement ce plaisir.
Croyez en attendant à la haute sym-
patie et à la haute estime avec
laquelle je suis
Tout à vous
J. Dewey